

Ceci est conforme à l'enseignement du catéchisme romain. « La communion, dit-il, remet les péchés véniels¹. » Ou, comme parle saint Thomas avec le commun des docteurs, la communion produit dans l'âme des actes d'amour divin, par lesquels sont remis les péchés véniels². »

¹ De Euchar., p. 2, n. 52.

² 3. p. 9. 79. a. 4.

CHAPITRE XVI

Nouveaux prétextes pour ne pas communier.

Mais je n'ai pas le temps de me préparer à la communion comme je le devrais.

— Je réponds : Si vous dépensez le temps en occupations ou en discours inutiles, cette excuse ne vaut rien. Mais si vous n'avez pas le temps que vous voudriez, à cause des fonctions et des autres devoirs que l'obéissance vous impose, sachez que tous ces emplois, si vous les remplissez avec l'intention de plaire à Dieu, sont tous une préparation à la communion.

Vous avez sans doute lu que sainte Madeleine de Pazzi, se trouvant un jour occupée à faire le pain, entendit la clochette de la communion. A ce bruit elle

tomba en extase et alla communier avec deux morceaux de pâte dans les mains. Aussi elle disait à ses sœurs : « Pour préparation à la communion, offrez à Dieu toutes vos actions, faites-les avec intention de lui plaire et communiez. »

Vous ne devez donc point laisser la communion, parce que vous n'avez pas eu le temps de vous y préparer, toutes les fois que vous l'avez employé au service de la communauté ou à l'assistance de quelque malade ou à quelque autre œuvre de charité qui ne pourrait se remettre.

Toutefois, ayez soin dans ce cas-là d'éviter les discours et les entretiens non nécessaires, autant que vous le pouvez. Lorsque la veille vous prévoyez que le matin vous n'avez pas le temps de vous préparer, ayez du moins le soin de faire le soir précédent un peu de préparation, en lisant quelque

livre de piété et en faisant les actes que vous devriez faire le matin; ou bien soyez un peu plus vigilante à vous lever de bonne heure, afin d'employer à votre préparation le peu de temps dont vous pouvez disposer.

Mais mon confesseur n'est pas disposé à me faire communier souvent. — Si le confesseur ne le veut pas, vous devez obéir. Dédommagez-vous alors en multipliant les communions spirituelles. Dites à Notre-Seigneur dans le saint sacrement : « Seigneur, je vous recevrais plus souvent, mais l'obéissance ne me le permet pas. » Soyez assuré que l'aimable Jésus agréera votre désir et votre obéissance.

Mais si le confesseur ne vous donne pas la communion plus fréquente, n'est-ce pas parce que vous ne la lui demandez pas? La demander n'est nullement contraire à l'obéissance. Loin de là; pour accorder la communion plus ou moins fréquente, les confesseurs se

règlent sur le désir qu'ils remarquent dans leurs pénitents.

Comme je l'ai dit, cette divine nourriture demande la faim, pour procurer de grands avantages à celui qui la reçoit; mais elle profite peu aux âmes indifférentes. Vous ne voulez pas demander la communion, et vous montrez par là que vous la désirez peu. Voilà pourquoi le confesseur s'abstient de vous la donner plus souvent.

Pourquoi ne faites-vous pas comme sainte Catherine de Sienne qui, se voyant refuser la communion par son confesseur, criait et criait encore : « Père, donnez à mon âme sa nourriture; donnez à mon âme sa nourriture. »

Vous-même, si vous manifestiez, mais avec humilité et résignation, cette sainte faim, le confesseur vous traiterait autrement. Mais en voyant votre froideur et la facilité avec laquelle vous vous accommodez de sa conduite, il ne veut

point par prudence vous obliger à communier plus souvent.

Oh! comme elles avancent continuellement et à grands pas dans l'amour divin, ainsi que l'expérience le prouve, ces personnes qui, animées d'un bon désir et avec la permission de leur père spirituel, communient fréquemment! Comme Notre-Seigneur les attire merveilleusement à lui, bien que souvent elles ne le sachent pas; car, afin de les maintenir dans l'humilité et la résignation, il les laisse dans l'obscurité et sans aucune dévotion sensible.

Mais pour ces âmes désolées, dit sainte Thérèse, il n'y a pas de meilleurs secours que la communion fréquente. Qu'on dise ce que l'on voudra, une chose est certaine : les meilleures paroisses, ordinairement parlant, sont celles où l'on communique le plus souvent; et dans ces paroisses, les personnes les plus ferventes et les plus exemplaires sont celles

qui s'approchent le plus souvant de la sainte table.

Eh! mon Dieu! à quoi servent tant de vaines excuses? Que la personne qui communie rarement dise la vérité: elle ne veut pas communier souvent, afin de n'être pas obligée à vivre plus chrétienne, plus détachée d'elle-même et du monde. Elle sait bien que deux choses ne peuvent aller ensemble, la communion fréquente et la dissipation, les affections trop humaines, les vanités, l'attachement à sa propre estime, à la gourmandise, à la sensualité et autres imperfections.

Voilà pourquoi elle laisse la communion fréquente. Elle ne peut souffrir les reproches que Notre-Seigneur lui adresse de sa vie peu chrétienne, toutes les fois qu'elle s'approche de lui. En un mot, elle le reçoit rarement, parce qu'elle veut vivre avec plus de liberté.

CHAPITRE XVII

Suite du précédent.

Vous qui venez de lire ce qui précède, qu'en dites-vous: est-ce votre portrait? Si vous êtes telle, moi aussi je vous dis qu'il ne vous convient pas de recevoir si souvent Notre-Seigneur, puisque vous l'aimez si peu et désirez si peu de l'aimer; mais j'ajoute: Prenez garde que votre tiédeur obstinée, et à laquelle vous ne voulez pas remédier, ne vous fasse un jour tomber dans le précipice.

Sortez donc de ce misérable état; donnez-vous à Dieu pour le temps qui vous reste à vivre, et dont le terme est plus rapproché peut-être que vous ne pensez. Travaillez à vous réformer le mieux que vous pouvez et demandez à communier

plus souvent. Si le confesseur vous le permet, communiquez, sans plus de difficultés, et laissez le monde dire ce qu'il voudra.

Ne craignez pas d'avoir à en rendre compte à Dieu au moment de la mort, comme vous le dites quelquefois. Je le dis et vous l'assure : Au moment de la mort, vous ne vous repentirez point des communions que vous aurez faites, avec la permission convenable ; mais bien de celles que vous pouviez faire et que par votre négligence vous n'avez pas faites.

Sainte Madeleine de Pazzi vit un jour une personne défunte qui souffrait dans le purgatoire pour avoir, par insouciance, omis une communion. Aussi, lorsque la sainte, comme il est rapporté dans sa vie, s'apercevait qu'une de ses religieuses laissait une communion par négligence, elle en éprouvait un tel déplaisir, que plusieurs fois on la vit en pleurer de douleur.

Sachez donc qu'entre toutes vos dévotions, il n'en est aucune qui soit plus agréable à Notre-Seigneur, que de le recevoir dans la sainte communion.

En voici la raison : toute la perfection d'une âme consiste dans son union parfaite avec Dieu. Or, la communion est l'action qui nous unit le plus intimement à Dieu. L'âme ne peut donc rien faire qui soit plus agréable à Dieu que de communier. De là, cette autre parole de la même sainte Madeleine : « J'aimerais mieux mourir, que de manquer une communion accordée par l'obéissance. »

Après saint Alphonse, écoutons un autre docteur de l'Église, saint François de Sales. Voici ce que nous lisons dans son *Esprit*. Il disait que ceux qui cherchent des excuses pour se dispenser de communier souvent ressemblent à ces invités de la parabole, qui ne laissent pas d'indigner contre eux le père de famille qui les avait appelés, quoi-

que leurs causes de refus parussent assez recevables :

« Mais il tenoit que les excuses alléguées par ceux qui se retirent de la table sacrée du banquet eucharistique, estoient autant d'accusations :

« Les uns disent qu'ils ne sont pas assez parfaits : et comment le deviendront-ils, s'ils s'esloignent de la source de toute perfection ?

« D'autres disent qu'ils sont trop fragiles : et c'est icy le pain des forts.

« D'autres, qu'ils sont infirmes : et c'est icy le médecin auquel il faut dire : Guérissez-moi, Seigneur, car je suis malade¹.

« D'autres disent qu'ils ne sont pas dignes : et l'Église ne met-elle pas dans la bouche des plus purs ces mots de l'humble centurion : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison*² ?

¹ Ps. vi, 3.

² Matth., viii, 8.

« D'autres, qu'ils sont accablés d'affaires : et c'est icy celui qui crie : Venez à moi vous tous qui estes travailléz et surchargez, et je vous soulageray¹.

« D'autres, qu'ils craignent de recevoir leur condamnation : mais ils seront bien plus condamnés de ne le recevoir pas, et de dire au Sauveur : Retirez-vous de nous, nous ne voulons point de la science de vos voyes².

« D'autres, que c'est par humilité : mais fausse humilité et pareille à celle d'Achaz, qui s'opposait à la gloire de Dieu, feignant de craindre de le tenter : et comment peut-on apprendre à bien recevoir le corps de Jésus-Christ, sinon en le recevant, comme on apprend à nager en se baignant, à écrire en écrivant, tout exercice en le pratiquant.

« Le Sauveur se plaint d'estre abandonné de son peuple, d'estre fait comme

¹ Matth., xi, 28.

² Job, xxi, 24.

un désert à Israël ; que les chemins de Syon pleurent, nul ne venant à ses solennitez ; de frapper à la porte et que personne ne lui ouvre, qu'on lui nie l'entrée des habitations de Bethléem. Certes il est fort à redouter que ceux qui le laissent ne soient délaissés, et qu'il ne rejette en l'autre vie ceux qui le repoussent en celle-cy.

« Notre bienheureux père François concluait en ces propres termes : Si les mondains vous demandent pourquoy vous communiez si souvent : dites-leur que c'est pour apprendre à aimer Dieu, pour vous purifier de vos imperfections, pour vous appuyer en vos faiblesses.

« Dites-leur que deux sortes de personnes doivent communier souvent : les parfaits, parce qu'étant bien disposez, ils auraient tort de ne pas s'approcher de la source et fontaine de la perfection ; et les imparfaits, afin de pouvoir justement prétendre à la perfection ; les forts,

afin qu'ils ne deviennent faibles ; et les faibles, afin qu'ils deviennent forts ; les malades, afin d'estre guéris ; les sains, afin qu'ils ne tombent en maladie,

« Et que pour vous, comme imparfaite, faible et malade, vous avez besoin de communiquer souvent avec votre perfection, votre force et votre médecin.

« Dites-leur que ceux qui n'ont pas beaucoup d'affaires mondaines doivent souvent communier, parce qu'ils en ont la commodité ; et ceux qui ont beaucoup d'affaires mondaines, parce qu'ils en ont la nécessité ; et que celuy qui travaille beaucoup, et qui est chargé de peines, doit aussi manger les viandes solides, et souventes fois. Dites-leur que vous recevez le Saint-Sacrement, pour apprendre à le bien recevoir : parce que l'on ne fait guère bien une action à laquelle on ne s'exerce souvent.

« Communiez souvent, Philothée, et

le plus souvent que vous pourrez avec l'avis de votre père spirituel ; et croyez-moy : Les lièvres deviennent blancs parmy nos montagnes en hiver, parce qu'ils ne voyent ny ne mangent que la neige ; et à force d'adorer et de manger la beauté, la bonté et la pureté mesme en ce divin Sacrement, vous deviendrez toute belle, toute bonne et toute pure¹. »

¹ *Esprit*, etc., t. II, p. 392; *Introduction à la vie dévote*, 2^{me} part., c. xxi.

CHAPITRE XVIII

Scruples sur l'oraison.

Nous l'avons dit et l'expérience le prouve, lorsque le scrupule s'est emparé d'une âme il s'étend à tout. Elle est comme Notre-Seigneur sur la croix, dont la tête couronnée d'épines ne pouvait s'appuyer ni à droite ni à gauche sans souffrir. Après la confession et la communion, l'oraison est, de tous les exercices spirituels, celui où l'âme trouve le plus de consolation et de profit. Le scrupule le rend à charge, et finit trop souvent par en dégouter.

A quoi me sert de méditer ? Je suis devant Dieu comme une terre sans eau, dure, aride, distraite, je ne sais que dire. J'arrive à la fin de ma méditation, que

je trouve trop longué, sans en tirer d'autre profit qu'une fatigue de tête, et la crainte d'avoir abusé de la grâce.

Vous êtes, dites-vous, dure, aride, distraite dans l'oraison. — Si vous êtes telle par votre faute, corrigez-vous. Si, au contraire, cette disposition est une épreuve, consolez-vous, et gardez-vous bien d'abandonner la méditation. Éclairrez-vous aux sages paroles des maîtres de la vie spirituelle.

« C'est le propre des enfants d'aymer le sucre et le miel, et ils n'ont pas le jugement pour cognoistre que ces douceurs leur sont nuisibles, et leur engendrent de la vermine. Et c'est le fait des esprits minces et peu fermes en la piété, de ne faire progrès en la vertu et au service de Dieu, qu'à mesure qu'il leur pleut la manne des consolations intérieures.

« L'aridité, la désolation sont-elles survenues? Les voilà alangouris, lasches, pesans à eux-mêmes et à autrui. Ils

sont comme les enfants d'Éphrem, qui faisoient merveille à tirer au blanc, mais qui ne battailloient que des talons, quand ils avoient les ennemis en tête.

« Il ne faut pas faire ainsi, dit notre bienheureux Père; ains, plus Dieu nous prive de consolation, et plus nous devons travailler pour luy tesmoigner nostre fidélité; un seul acte fait avec sécheresse d'esprit vaut mieux que plusieurs faits avec une grande tendreté, pour ce qu'il se fait avec un amour plus fort, quoyqu'il ne soit pas si tendre ny si agréable.

« Un vaillant homme va dans les périls de sang-froid; mais pour le vulgaire des soldats, qui pour la plupart ne vont à la meslée que comme on les pousse, on est contraint d'user du bruit des trompettes, des fifres, des tambours, de crier pour leur enfler le courage par ces artifices; et alors ils font comme le bal-

lon qui bondit d'autant plus haut, qu'il est plus rempli de vent.

« Qui sert Dieu pour des consolations, aime mieux la consolation de Dieu, que le Dieu de consolation : et quiconque fuit la croix n'est pas digne de le suivre ny d'estre disciple d'un tel Maistre. »

Notre saint disait ailleurs : « *Mieux vaut manger le pain sans sucre, que le sucre sans pain.* Et à dire le vray, il y a certaines âmes qui se nourrissent dans une dévotion délicate, lesquelles font comme ces enfans, à qui l'on donne du miel sur du pain, ils leschent le miel et jettent le pain ; n'aymans en Dieu que la douceur de son amour. Ces âmes sont celles dont l'Escriture dit qu'elles croient à temps, et se retirent au temps de la tentation : oyseaux de passage qu'on ne voit que dans les chaleurs des moissons, et qui nous quittent durant l'hiver¹. »

¹ *Esprit*, etc., t. III, p. 336, entret. VII.

La privation de consolations sensibles soit dans l'oraison, soit dans la communion ou dans les autres exercices de piété, jette souvent les meilleures âmes dans de pénibles inquiétudes. Elles s'imaginent ou qu'elles ne font aucun progrès dans la vertu, ou qu'elles sont dans la tiédeur.

Nos grands maîtres de la vie spirituelle leur répondent : « Il y en a qui s'imaginent n'avancer point au service de Dieu, non plus que sur la mer, s'ils n'ont toujours le vent favorable, s'ils ne sont toujours dans une dévotion sensible, parmy des gousts savoureux, et qui pour aller au ciel ne voudroient marcher que sur des roses : comme si le chemin de la félicité n'estoit pas semé de croix et d'épines, l'oracle de la vérité nous assurant qu'il faut par beaucoup de tribulations entrer au royaume des cieux¹. »

¹ *Matth.*, xi, 12.

« Une âme atteinte de cette erreur fust ainsi advertie par nostre bienheureux Père : « Cependant, ma chère fille, vivez toute à Dieu, et pour l'amour qu'il vous a porté, supportez-vous vous mesme en toutes vos misères. Enfin, estre bonne servante de Dieu, ce n'est pas estre toujours consolée, toujours en douceur, toujours sans aversion ny répugnance au bien; car à ce conte là ny sainte Paule, ny sainte Angèle, ny sainte Catherine de Sienne, n'auroient pas bien servi Dieu.

« Estre servante de Dieu, c'est estre charitable envers le prochain, avoir en la partie supérieure de l'esprit une inviolable résolution de suivre la volonté de Dieu, avoir une très humble humilité et simplicité, pour se confier en Dieu, et se relever autant de fois qu'on a fait des cheutes, s'endurer soy mesme en ses abjections et supporter tranquillement les autres en leurs imperfections. »

Et ailleurs : « Il y a des âmes qui ne connoissent point de dévotion, si elle n'est sensible, et qui ont des dents intérieures si foibles, qu'elles ne peuvent manger ce pain du ciel, s'il n'est tendre et mollet : Personnes de peu de foy, et auxquelles on peut faire ce reproche d'un prophète : « Jusques à quand, comme enfans, aymeriez-vous les choses de l'enfance¹? »

¹ *Prov.*, 1, 22.

CHAPITRE XIX

Suite du précédent.

« Notre bienheureux Père estoit fort tendre sur autrui, combien de fois l'ay-je vu pleurer sur les pécheurs et sur les infirmes ! Mais il ne l'estoit nullement sur soy-mesme, jamais il ne se plaignoit, que s'il lui arrivoit de tomber malade, il disoit simplement son mal tel qu'il le sentoit, puis il s'en rapportoit à la Providence et à l'ordonnance du médecin, auquel en cela il rendoit une exacte obéissance.

« Quant aux afflictions intérieures, il en estoit, s'il faut dire ainsi, partisan, et il disoit que comme le meilleur poisson est celui qui se nourrit dans l'eau salée de la mer ; aussi les meilleures âmes,

et les plus solidement vertueuses, estoient celles qui trouvoient la paix de Dieu dans l'amertume très amère des plus puissantes afflictions.

« Il escrivoit un jour à une âme qui se plaignoit à luy de la privation des goûts spirituels dans ses exercices de piété : « L'amour de Dieu ne consiste pas en consolation et en tendreté ; autrement Notre Seigneur n'auroit pas aimé son Père lorsqu'il estoit triste jusqu'à la mort, et qu'il disoit : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné...* » et c'estoit lors toutefois qu'il faisoit le plus grand acte d'amour. En somme, nous voudrions toujours avoir un peu de consolation et de sucre dans nos viandes : c'est-à-dire avoir le sentiment de l'amour et la tendreté, par conséquent la consolation.

« Une autre fois, il disoit de fort bonne grâce « que les confitures, pêches, n'es-

¹ *Matth.*, xxvii, 46.

toient pas moins agréables que les liquides, et le rôti, plus friand que le bouilly, et en somme que les roses pêches estoient plus odorantes que les fraîches et humides, et que les bons estomacs se nourrissoient mieux de viandes fortes, que de coulantes et passagères. » Il eût volontiers dit des consolations spirituelles ce qu'Israël disait autrefois de la manne : *Notre âme se rebute sur une pasture si légère*¹.

« En un mot, notre bienheureux Père n'estoit pas amy de la dévotion sensible ny des âmes qui en estoient friandes ; les quelles, disoit-il, étoient ordinairement tendres sur elles-mêmes, ainsi servoient où elles pensoient gagner, tout de mesme que ces mères trop tendres sur leurs enfants, les gastent.

« Il dit un jour une agréable chose à quelque personne qui se plaignoit à luy

¹ Num., xxi, 5.

de n'avoir aucun sentiment agréable dans la dévotion, comme si Dieu en eust osté toutes les roses pour n'y laisser que des espines. « Tant mieux, dit-il, vous voilà hors de la bande de ces perdus qui disoient : *Venez, couronnons-nous de roses*¹ ; et dans la compagnie de la bienheureuse Catherine de Sienne, qui préféra la couronne d'espines à celle de pierreries. Venez, ça, lequel aymeriez-vous le mieux, ou une viande solide sans sauce, ou de la sauce sans viande ; ou une perdrix sans orange, ou une orange sans perdrix. O Dieu ! jusqu'à quand, comme petits enfans, aymerons-nous les pois suerez et le lait, au lieu des nourritures plus grossières, mais plus succulentes² ? »

« Rien ne nous trouble que l'amour propre et l'estime que nous faisons de nous mesmes. Si nous n'avons pas les

¹ Sap., II, 8.

² Esprit, etc., t. III, 276 et 288.

